

NADIA CHONVILLE



MON CŒUR BAT VITE

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**KIM CONNAÎT
L'HISTOIRE DES
HÉROS, MAIS
EN VÉRITÉ, KIM NE
CONNAÎT
PAS L'HISTOIRE.**

MÉMOIRE 
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRIER.COM
MEMOIRENCRIER.COM

MON CŒUR BAT VITE

Édith ne comprend pas pourquoi Kim est devenu un meurtrier. Guidée par ses ancêtres, Édith retrace les blessures qui ont amené son frère à venger les femmes de la lignée. Nadia Chonville écrit le roman des Antilles avec *Mon cœur bat vite*: une écriture audacieuse creusant tour à tour le merveilleux, le carnavalesque et le contemporain. Remuant temps, rythmes et visages, Nadia Chonville pose un regard neuf et engagé sur la Martinique d'aujourd'hui. *Mon cœur bat vite* dit l'île, l'histoire, la colère et la folie.

Née en 1989, **NADIA CHONVILLE** est une autrice martiniquaise. Elle choisit le fantastique pour questionner les identités et les crises des sociétés afrodescendantes. Elle enseigne l'histoire et la géographie au lycée Victor Schoelcher et à l'Université des Antilles. Romancière, Nadia Chonville, après Aimé Césaire, Édouard Glissant, Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé et Patrick Chamoiseau, fait partie de la nouvelle génération d'écrivains antillais. Elle vit à Fort-de-France.

NADIA CHONVILLE

MON CŒUR BAT VITE



Pour Afef.

L'ORANGERAIE

*Dans l'ombre qui s'éclaire ou s'épaissit,
Dans l'arbre qui frémit, dans le bois qui gémit,
Et dans l'eau qui coule et dans l'eau qui dort,
Des souffles plus forts qui ont pris
Le souffle des morts qui ne sont pas morts,
Des morts qui ne sont pas partis,
Des morts qui ne sont plus sous la Terre.*

*Écoute plus souvent
Les choses que les êtres
La voix du feu s'entend,
Entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent
Le buisson en sanglots,
C'est le souffle des ancêtres.*

« Les Souffles », Birago Diop

D'abord, Kim caresse la bouteille. Il glisse ses doigts infinis sur le corps droit et anguleux du verre trempé, où l'or brut gît. Ses yeux noirs transpercent les profondeurs liquides et enlèvent aux anges la part dérobée. Du pouce, il saute le bouchon. Sa main fermement saisit ce corps et fait glisser ses eaux incandescentes dans un verre froid. Alors la cascade de soleil emporte dans son lit la douleur de Kim, sa fièvre, son cœur en dérive, et dans la musique chatouilleuse de l'alcool sur la glace s'abîme le reflet de son souvenir. Il respire, et une heure s'étire entre ses narines sans oser ni parler ni soupirer. Restent juste la clameur ciselée du temps qui passe et les commandements que le rhum glisse à son oreille.

L'alcool lui dit : fais-moi danser, Kim. Berce-moi dans le creux généreux de tes paumes. Fais vibrer sur mes eaux tes lèvres brunes et charnues, tes narines saillantes, et ferme les yeux. Kim abaisse ses paupières et l'alcool lui dit : grimpons ensemble sur la cime de tes errances. Je te ramènerai aux flancs du morne vert où tout a commencé. Nous réveillerons le silence que tu as enterré là. Partons creuser ensemble les hauteurs du morne qui domine la mer et

l'océan. Plonge tes mains là, dans la terre des tiennes, là où l'odeur moite du sang répandu dans l'humus étire en longs soupirs les cris des martyrs.

Le verre de Kim est vide, mais le rhum lui parle encore, et la nuit de Kim murmure ainsi en mélancolie sans lui souffler jamais d'à nouveau remplir ce verre.

Peu. C'est comme ça qu'il a toujours bu, mon frère, avec en bande-son les voix des bonnes femmes qui nous ont seriné la bonne conduite depuis le berceau. Elles portaient le monde entier sur leurs têtes couronnées de *manman*, et pourtant leurs mots ne chawayaient que le goût du sacrifice et de l'attente. Et c'était ça, leur projet pour les gamines comme nous. Kim et moi, on les tétait, leurs paroles de saintes : nous étions des petites filles très obéissantes. Maman en tirait une grande fierté devant toute la société. C'est le moins qu'on puisse attendre d'une fille, qu'elle obéisse. *Sé sa yo di*, et moi dans mes livres, et Kim dans sa rêverie permanente, on n'était pas cireuses, on ne faisait pas de caprices. La seule inquiétude des fureurs de Maman éteignait notre audace et Kim, en secret, de ce que je sais, espérait obtenir récompense un jour de son bon tempérament. Quand la maison dormait, Kim se levait, posait les genoux devant son lit et priait une liste assez disparate de saints et de loas qu'on le reconnaisse en grandissant comme l'homme qu'il était vraiment. Dans l'attente fébrile, comme une humble pénitence, Kim ne réclamait jamais plus que ce qu'on lui servait. Il tuait dans son ventre son désir de bisser les plats en sauce et de racler les restes de pâte à gâteau. Et quand

Maman couvrait cette fille sage de baisers et de sourires, Kim se pliait au mensonge pour lui plaire et mériter ainsi le corps qu'il voyait quand il fermait les yeux.

De ses années d'ascèse, Kim a gardé une mesure alcoolique légendaire. Il n'a jamais été saoul. Il n'a jamais perdu la raison. Mais pas cette nuit-là. Cette nuit-là, Kim nargue l'enfant enterré dans sa mémoire et meurt dans un verre d'alcool. Il boit, il boit trop. Il offre sa tête aux makrèl embusquées qui semblaient faire profession dans le quartier de fabriquer des filles à coup de fanfreluches, d'interdits et de grammaire française. Kim boit. Sur le bar d'un rhumier de Foyal, il fait sautiller son verre, il n'y voit plus clair, il chante en titubant sur un tabouret et offre les courbes allongées de ses membres aux frissons de ses voisins de transe.

Et quand au cœur de la nuit tropicale il se lève de l'ivresse et frappe le trottoir, il marche, se perd, et noie son œil saoul dans le fer de la lune. Mais voilà : il n'a pas assez bu pour oublier le regard de celui qu'il a tué.

C'est ainsi, j'imagine, que mon frère a vécu ses dernières heures de liberté. C'est ainsi, dans le verre de trop, qu'il a tenté de disparaître il y a cinq ans. La drogue éthylique a mangé ses muscles, dissous son armure, mais pas son crime. Et quand la police l'a trouvé et lui a mis les fers, à mon frère, il n'avait plus l'échine droite du guerrier. Il n'y avait pas de grandeur dans son dernier regard. Il était seulement un garçon égaré, perdu dans ses propres certitudes, m'implorant en sanglots étouffés de lui pardonner.

Je ne lui ai rien pardonné.

Demain débutera le procès de Kim, pour assassinat. Kim refuse de plaider coupable. Pour survivre, je crois, il s'est persuadé d'être un héros. Pourtant, ce n'est pas un acte exceptionnel qui l'a jeté en prison. Tuer, ce n'est pas très difficile. C'est un geste comme un autre. On égorge chaque jour des millions de bêtes à nourrir des barbecues où personne ne sait distinguer l'agneau du bœuf et la dinde du poulet. Chaque année à Pâques on massacre au couteau sur la plage des hordes de crabes pour le plaisir de suçoter de la sauce colombo coulée dans leur carapace. Et à Noël, qui sait désormais sur quel continent sont morts les porcs qu'on immolait auparavant dans la cour ? Nous sommes des carnivores. Tuer est un geste simple que nous ne pensons plus. C'est l'instant d'après, la terreur. Le silence, étourdissant, quand l'âme s'échappe et vous traverse le corps. Le silence, intense, dans le corps de l'assassin qui renaît à lui-même. Le silence d'un cœur qui ne bat plus, d'un cœur où l'amour en un instant facile est devenu un pays étranger.

Je pourrais tuer moi aussi. Je pourrais tuer mon frère. Je pourrais tuer l'assassin qui m'a volé mes soleils, mon sommeil, ma mémoire et mon sang. Je pourrais le tuer et devenir moi aussi un monstre de silence. Mais ma vie ne serait plus qu'une longue inquiétude.

J'ai longtemps hésité à venir ici. J'ai longtemps hésité à affronter ce souvenir, parce que je voulais y survivre. C'était

plus facile de laisser s'installer l'oubli et personne, non, personne ne devrait avoir le droit de me dicter l'heure et le lieu de ma colère. Mais demain ne me laisse plus le choix. Il faudra bien qu'à la barre je raconte ce jour sanglant comme si je l'avais vécu. Il faudra bien que je réponde aux questions que tout le monde se pose. Il faudra bien qu'enfin je laisse éclater ma colère.

Alors me voilà, maintenant, dans cette case, seule et résignée. Cinq années d'enquête et d'instruction ont couvert le carrelage d'un duvet poudreux. Mes pieds nus y laissent des empreintes. La poussière soulevée fait dans l'air des volutes où s'amuse les derniers rayons du soleil. Je pourrais m'attarder à regarder s'étaler la nuit sur ce séjour suspendu, et attendre encore. Mais ma peau me gratte maintenant, elle fourmille d'impatience, impatiente de plonger dans le sol de cette case, de fondre dans ses cloisons. Mon corps est prêt à traverser, et moi aussi je suis prête.

Pour revoir cette longue journée où tout a basculé, j'ai peint sur le mur du salon un dessin de mon ancêtre Ayo. C'est un ancien véné. Il trace les rebords du monde des morts et les contours du monde des vivants. J'ai coulé l'encre de mon propre sang dans de la poudre de fèves pour peindre ce signe sur les murs de cette maison suppliciée, et me voici, Souffles, devant votre porte. Je suis Édith. J'ai hérité de mes mères la protection d'Oshun et du volcan Hairun. Accueillez-moi maintenant sur le seuil du monde. Je suis Édith, l'héritière de la prêtresse Ayo. Je suis assez puissante, et je n'ai peur de rien. Aucune blessure ne peut

tuer une femme deux fois déjà morte. Laissez-moi pénétrer ce mur et ses secrets. Je veux savoir ce qu'il s'est passé ici, dans cette case. Je veux savoir chaque mot chaque geste chaque sentiment que mon frère, il y a cinq ans, a sué sous ce toit. Je veux savoir pourquoi il a tué mon enfant.

POUR VENGER LE PORTE-GREFFE

C'est une case.

C'est une case agrippée à un morne verdoyant dans le royaume où, la nuit, les grenouilles chantent leur propre épopée.

C'est une case. C'est toujours une case même quand les tuiles d'argile ont remplacé la tôle, et même quand du marbre rose sur les tables basses lisse la rocaïlle humaine. C'est une case. Parce qu'un Nègre est né là pour y mourir, c'est une case de terre tassée où la cuisine ne chauffe que pour lui donner la pitance suffisante pour le faire travailler. C'est une case de petit bourgeois qui se croit un peu riche parce qu'il a payé une Audi à crédit. C'est une case, une case rouge orangé posée au bord du bitume, avec portail électrique, piscine et jardin potager. Une case honnête. Écolo. L'eau chauffe au solaire. Elle est traitée bouffée par des bactéries gloutonnes qui mangent la merde du Nègre et en font un limon fertile. Serrée au flanc d'un morne sage, c'est une case aux Antilles couverte par les branches menaçantes d'un vieux fromager où trois Nègresses sont restées pendues deux mois pour

l'exemple il y a bien longtemps. C'est là que Kim, traîné au bord du fossé par une colère liquide, s'est réfugié il y a cinq ans, en une claire nuit d'avril.

Fondue dans le mur, je ne suis plus qu'une vapeur de sens, et je le vois. C'est un beau jeune homme. Son front est lisse et pas un cheveu blanc n'illumine encore ses tresses, mais son dos est courbé par sa cavale. C'est surprenant comme les saouls retrouvent toujours un chemin pour donner asile à leur chagrin. Après une longue marche, Kim a foulé la large terrasse de cette case à l'heure où les étoiles la disputent encore à la rosée, puis il a pénétré le domaine endormi par la porte principale. L'endroit est spacieux, confortable. Ça lui rappelle un peu chez Maman, cette case en bois, égarée. Le carrelage blanc, les grands volets ouverts sur la terrasse arborée le ramènent aux matins où il la regardait se balancer dans l'encadrement. La lumière zébrait la peau de Maman, dont les yeux noirs fixaient vaguement le jardin. C'étaient les mêmes volets rouges, avec des jalousies tellement gonflées qu'on ne se fatigue jamais à essayer de les refermer. Sauf les jours de cyclone. Ici, coincés contre les murs, les meubles d'une ancêtre, des vieilleries massives et sombres, envahissent le salon. Impossible de s'en débarrasser, de ces reliques, là. Impossible de les jeter parce qu'ils sont en bon état. Impossible de les donner parce qu'ils sont trop lourds. Impossible de les brûler : ce bois-là ne brûle pas. « Et tu peux pas les vendre. C'est trop vieux pour être élégant. Pas assez pour être vintage », assène Kim à son otage qui le fixe, assis sur un canapé en cuir vert, le ventre nu, les

cheveux défaits par une nuit écourtée, écoutant pétrifié la logorrhée de l'être affamé d'amour qui est entré chez lui à trois heures du matin : « *Ou ka santi an lanvi brilé yo, di mwèn,* tu les enflammerais bien ces vieilleries. Ne plus les voir. Ne plus devoir en parler. Avoue-le, on est tous comme ça ici. Je le dirai pas aux fantômes du coin. Je te juge pas. Tout le monde garde ses vieux sans jamais les voir. Le bois ranci des armoires de Maman moi, je ne le mettrai jamais aux ordures. Jamais. Son odeur même, tu sens l'odeur? Elle est dedans, son âme, son sang. Ça ne se jette pas le sang, ça ne se détache pas. C'est un corps qui ne meurt pas. Ce goût de fer que je sens, là, c'est le sang de ta mère? C'est ça? Il est partout. Je la renifle à la trace, il est peint sur les murs. Elle est là, regarde! Là! Près de tes classieux volets en mahogany, c'est elle? C'est elle qui se tient droite comme ça dans l'ombre? Qui te regarde de haut et qui ne dit rien? C'est elle ce reflet noir qui trône plus haut que toi? C'est une reine, ta mère. Elle tient son trône d'une main ferme. L'usure là, sur mon accoudoir, ce sont ses ongles qui l'ont marqué, c'est sûr. Et ses doigts l'ont lustré, et le bois est toujours là. Et elle aussi. Ah, je sais ces choses-là, moi. Je sens sa présence à ta mère quand je pousse et que je me balance. On n'en fait plus des berceuses comme ça, hein. Chez Habitat t'achètes la même, cinq cents balles, dans un an elle branle, dans deux ans tu la jettes. Je vais rester là. Près de ta fenêtre. Avec ta mère. Tu permets? Bien sûr que tu permets. »

Les longues jambes de Kim ont couru leur dernier marathon. Elles ne le portent plus. Il s'affaisse dans le siège à